Peine de mort

Je crois que nous vivons dans un monde différent de
celui que nous voyons, et j'ai l'impression d'avoir su, un
instant, de quel autre monde il s'agissait exactement.
Mais, depuis cette fameuse nuit, j'ai tout perdu.
Le futur, peut-être…
Philip K. Dick, « Le temps désarticulé »

– Song Hui Li Chang Dangtao ?

L'homme se redressa, légèrement hagard. La cellule était petite et sombre. Mais il acquiesça comme le voulait la règle. Il savait que c'était aujourd'hui le septième jour. Sept jours que la Cour populaire suprême chinoise l'avait condamné à mort. Il eut un mince sourire sardonique. Condamné pour avoir tué son beau-père, sa belle-mère, sa femme et sa fille. Et les avoir, quelque peu, démembrés sans avoir vérifié qu'ils étaient vraiment morts lorsqu'il avait saisi la scie.

Bon, il regrettait pour sa fille, qui avait à peine vingt-et-un ans quand il l'avait découpée. Après tout, elle n'avait fait que suivre les traces de sa mère et croyait se comporter en adulte en parlant comme elle, en le dénigrant avec la même suffisance. Mais il était trop tard pour vraiment regretter.

Et puis, en fait, non. Il avait aimé faire cela. Ainsi que les autres. Dix-sept meurtres en tout. Du moins, dix-sept avoués et dont les victimes avaient été retrouvées et identifiées. Il souriait à cette évocation. Si seulement les trois derniers juges avaient su ce qu'il en était, sans doute auraient-ils été encore plus horrifiés et cela l'aurait encore plus amusé.

– Vous reconnaissez être Song Hui Li Chang Dangtao ?

Il haussa les épaules. Oui, il reconnaissait tout ce qu'on voulait. Il s'en foutait. À quarante-deux ans, à raison d'un meurtre par an depuis ses quinze ans, sans compter sa famille, il s'estimait presque repu. Presque. Il n'aurait pas dédaigné avoir le temps d'en réaliser quelques autres ? Un ou deux. Peut-être même plus.

– Avez-vous quelques paroles à prononcer ou à transmettre ? Quelque lettre à écrire et à transmettre ? Même si ceci a déjà été demandé et accompli.

– Non !

Il aurait bien voulu crier de nouvelles injures à la face du monde, mais les exécutions n'avaient plus lieu en public. Hélas, songea-t-il. Ce n'est qu'en arrivant dans la petite cour, quand on lui maintint les mains sur le côté et qu'on le fit s'agenouiller, qu'il réalisa que le

moment était effectivement arrivé. Il ne se débattit pas, bien qu'il ressentît une furieuse envie de sauter au cou des trois flics, les deux qui le tenaient et le troisième, posté derrière lui. Il ferma les yeux, une soudaine boule d'angoisse dans le ventre, un cri de violence et de haine coincé dans la gorge.

Il lui sembla entendre le coup partir et ressentir le choc de la balle dans l'arrière du crâne. Mais il se dit que ce ne devait être qu'une dernière illusion que lui laissait croire son esprit, alors que la neige blanche par terre, devant lui, était éclaboussée de rouge sombre, d'un rouge presque sale et infâmant. Alors qu'il se voyait tomber et que sa conscience paraissait se détacher avec une étonnante facilité de ce corps qui s'affaissait.

* * *

– Hey ! Hey ! Du calme, mon ami ! Du calme ! Le réveil est étonnant, non ?

Sonti Apolodgiga Elioopolikiant trembla légèrement ; il sentait ses quatre globes oculaires s'affoler et ses doigts se crisper. Son corps nu, tétanisé, se relâcha légèrement. Et il observa les deux femelles dont le visage se penchaient sur lui. Le caisson était ouvert et la coque moulait encore son corps osseux de mâle sancadalien. Il obligea ses branchies à aspirer l'air saturé d'humidité qui l'environnait, laissant ses premières puis secondes paupières se refermer, gardant la plus chitineuse dépliée.

– Bienvenue sur Sansa-Calandala, mon ami. Comment te sens-tu, maintenant que tu es revenu ?

Il la reconnut. C'était la directrice du Centre. Une belle femelle, qui le dominait de deux bonnes têtes, avait-il déjà constaté. De deux têtes plus grande que lui, exactement dans la proportion souhaitable, parfaite, admirable. Son torse était puissamment musclé. Sans doute devait-elle pouvoir le briser en deux sans effort, et lui arracher la tête de ses seules dents en le maintenant fermement. Il sentit son sexe se cabrer et gonfler son épais fourreau, le laissant presque espérer qu'elle le remarquerait et lui ferait un signe de connivence. Il se secoua. Non, pas si tôt, pas si vivement, alors qu'il était encore sonné du retour.

– Non, ne te lève pas pour le moment. Pas tant que les serroirs te maintiennent dans la coque. Dès qu'ils s'ouvriront, tu pourras t'asseoir, puis te redresser. Tu sais que tu peux profiter alors de la salle de jets et de massages collaptiques, et qu'un repas t'est offert dans le restauratoire d'accueil. Bien… Allons ! Nous te laissons reprendre pied dans notre monde. D'autres mâles vont bientôt se réveiller.

Il la regarda s'éloigner, les yeux fixés sur ses hanches et son échine qui ondulait doucement alors qu'elle marchait. Il eut honte de n'avoir même pas regardé celle qui l'accompagnait. Mais ce n'était qu'une gamine, qui ne devait même pas avoir trente cycles et ne devait sans doute pas être encore formée pour copuler.

Il se laissa aller en arrière et fixa longuement le plafond, soudain détendu et heureux. Il sentait sa force et ses muscles lui revenir. Il était jeune et avait de très longues années à vivre avant d'être étêté et dévoré rituellement. De longues années qu'il espérait passer au laboratoire de mécanotropie cognitive et métastisyque mâle. Son réveil brutal lui avait donné une merveilleuse et ingénieuse idée pour améliorer la coque et son système de transfert connectomitique.

Une idée qui pourrait lui valoir l'approbation de ses pairs et, peut-être, du comité ethnoscientique de Sansa-Calandala ou, au moins, de celui des hémisphères supérieurs et des hauts continents. Il rêva un instant aux terres de SahCalanda, les plus grandes, les plus humides, les plus tropicales, avec cette chaleur si intense, si agréable.

Les serroirs firent entendre un léger bruit ; il les sentit bouger, libérant un à un ses six membres préhensiles, puis son thorax et son puissant abdomen. Il fit doucement fléchir ses cuisses épaisses puis bascula sur la pointe de son hypogastre afin de poser ses membres inférieurs sur le sol vitrifié, enserrant de noirs jalets et pointes de flèches, de minces lames de coutelas, d'aiguilles et d'émerillons tranchants, souvenirs des anciens temps guerriers de leur planète.

Il aperçut, à sa droite, trois coques ouvertes et deux autres mâles qui s'apprêtaient, comme lui, à se lever et se glisser vers la salle de protomassage. Il leur fit signe et jeta un dernier regard vers l'échine délicate et tentatrice de la directrice qui montait vers ce qui devait être son bureau de contrôle. Il siffla, grogna et se dirigea vers l'arc-boutant de la porte, grattant doucement son torse chitineux.

* * *

– Mère génitrice et éleveuse, puis-je poser une question ?

– Bien sûr, première fille de ma troisième portée. Que se passe-t-il ? Ressentirais-tu déjà quelques transformations en toi ?

– Non, génitrice. Mais je me demandais : pourquoi tous ces jeunes mâles doivent-ils si souvent venir dans les couveuses connectomitiques de notre centre ? Que peuvent-ils bien trouver à être ainsi envoyés par l'esprit, si loin de tout et de nous, dans ces… ces choses infâmes et pathétiques…

Djonjui Djuja referma les opercules de la salle, leur offrant une délicate pénombre, et monta la température intérieure, laissant les premiers jets de vapeur envahir la pièce et mouiller leurs fines carapaces chamarrées de femelles.

– Tu es encore jeune et tu n'as pas encore appris l'art de la copulation et du plaisir. Ce qui fait que tu ne connais pas encore tout de nos jeunes mâles. Je vais devoir t'expliquer certaines petits choses simples que ta sunju te narrera en détail d'ici le prochain cycle. Allons, profite

de ce reposoir ! Je vais nous servir un cocktail alistrophique qui nous fera du bien tout en te décrivant la chose.

« Vois-tu, nos mâles ne passent que par quatre phases de croissance au lieu des sept qui nous permettent, à nous autres femelles, de devenir adultes et souveraines. Durant la phase de l'atélotrophie, de leur première à leur douzième saisonnalité, une fois qu'ils ont quitté le stade larvaire, les mâles ont besoin de se sentir forts et sûrs d'eux-mêmes. Cela fait à peine trois mille révolutions solaires qu'ils ont acquis le droit d'accéder à des travaux scientiques, donc des activités autres que seulement manuelles. Auparavant, ils passaient le plus clair de leur temps en batailles, en guerres et luttes souvent féroces. Ce qui a posé de très sérieuses difficultés à notre peuple durant toutes les guerres altanpaliques du septième décamillénaire.

– Pourquoi cela fut-il difficile, ô mère génitrice et éleveuse ?

– Pourquoi ? Simplement parce que, durant cette période, presque les deux tiers de nos mâles se sont entretués dès leur plus jeune âge, celui à l'issue duquel ils viennent copuler réellement et nous fournir leur semence pour nos portées cycliques. Il se trouve qu'à cette époque, Djagandata III, l'impératrice suprême qui régnait alors, fut informée que nos savantes avaient découvert plusieurs planètes lointaines portant la vie. Des planètes non pas porteuses de promesse de vie, mais déjà peuplées de créatures, souvent fort étonnantes quoique sans intérêt immédiat pour nous. L'une des équipes qui en fit l'étude l'informa que, sur l'une de ces planètes, qui fut nommée Dedeaka Pojlinji, se trouvait une race encore peu évoluée, mais véritablement prometteuse. Cette race disposait d'un cerveau unique presque semblable au nôtre. Et ce cerveau, minuscule, fragile, sans protection réelle, était un réceptacle connectomique parfait pour notre propre race.

« Elles firent des essais qui stupéfièrent toute la communauté scientique. Elles parvinrent à s'installer à distance dans ces cerveaux et à en repartir tout aussi aisément. Ce qui leur permit de les étudier dans leurs moindres circonvolutions. Pourtant, ces êtres, frustes et primitifs, étaient à peine plus intelligents que les zymgams qui peuplent nos forêts équatoriales.

« Il fallut attendre quelque temps pour que cette race croisse et devienne plus intéressante. C'est alors que l'on s'aperçut, en l'étudiant le plus intensément possible, que ses membres, mâles pour la grande majorité, étaient tout aussi vindicatifs et querelleurs que nos propres mâles. Et, surtout, que cette race se multipliait à une vitesse extraordinaire, stupéfiante même, sans se soucier ni de son environnement, ni de ce que ce dernier pouvait lui procurer pour vivre. En faisant travailler ses conseillères et ses savantes, Djagandata finit par avoir une proposition intéressante de l'une des nombreuses équipes qui étudièrent Dedeaka Pojlinji et ses habitants érectoformes.

« Au lieu de laisser nos mâles s'entretuer, il suffisait d'envoyer leurs esprits dans les connectomitiques si aisément pénétrables de ces êtres lointains et de les laisser se défouler au

travers de cette race primitive et qui s'étendait si vite. L'idée était agréable, mais la réalisation fut encore plus extraordinaire. Nos mâles partaient vindicatifs comme il se doit et revenaient aussi fiers et calmes qu'après une guerre ou une lutte sur notre monde, mais tous vivants. Le projet grandit et devint peu à peu partie intégrante du cycle précopulatoire de nos jeunes mâles.

« Ce qui explique qu'une fois par grand cycle, chaque jeune mâle a le droit de partir là-bas durant une pleine saisonnalité et de s'installer dans un esprit qu'il choisit le plus querelleur, le plus sanglant, le plus exterminateur possible. Quand le corps qui héberge cet esprit meurt, notre jeune mâle revient ici. Si la saisonnalité s'achève avant qu'il meure, nous échangeons notre jeune mâle avec un autre et nos jeunes reviennent, actifs, fourmillant d'idées et d'envies, et surtout rassasiés de tueries et de sang.

– Mais cette race doit bien se rendre compte que nos mâles viennent les parasiter ! Elle doit certainement réagir, n'est-ce pas, ô génitrice ?

– Non ! Ils sont si imbus d'eux-mêmes qu'ils ne songent pas à cela. Ils ont inventé ce qu'ils nomment des dieux, et ils produisent des livres qui leur ordonnent ce qu'il faut pour leur permettre de guerroyer aisément entre eux. Leur seule particularité, étonnante j'en conviens, est qu'ils s'entretuent sans respecter aucune règle, contrairement à notre race. Ils disposent de mots, de termes qui n'ont pas d'équivalent chez nous. Je te cite quelques-uns de ces termes qui furent ainsi découverts sans qu'on puisse vraiment leur trouver un sens : meurtre, suicide, génocide, assassinat, égorgement, infanticide, massacre, tuerie, parricide, matricide, fratricide, euthanasie, extermination, et j'en oublie tellement que j'en ai le tournis par le seul fait d'y songer.

– Je comprends, ô génitrice. Peut-être pas tout ce que vous venez d'exposer, mais au moins les grandes lignes.

– Ta sunju est là pour te faire découvrir tout le reste. Ce qui m'a toujours perturbée avec cette race, c'est qu'elle possède des dizaines, des centaines d'expressions pour pouvoir tuer, mais à peine deux ou trois pour pouvoir s'aimer.

– Oh ! Le contraire de nous, alors.

– Oui ! Nous pouvons mourir, être tué ou sacrifié, cela suffit pour savoir ce qu'il advient en notre fin de vie. De tout le sanjudu jusqu'à l'anastosie amoureuse, nous avons bien deux cents expressions amoureuses, alors qu'ils n'en ont que deux ou trois.

– Où se trouve cette race ?

– Tu vois l'étoile souterraine de Pocyan ? Dans cet axe, au lever de la nuit, à quelques dix-sept quarts de cycles lumineux de distance, sous l'étoile de Pojlin. Il me souvient qu'ils se nomment entre eux *humanos* ou *humains,* ou dieux aussi. Je crois qu'ils disent qu'ils sont les images ou les copies des nombreux dieux célestes qu'ils se sont inventés. C'est une race qui n'a aucun avenir, en tout cas, première fille de ma troisième portée. Absolument aucun avenir

ni futur.